



Maintenant je sais que je ne sais pas

Si je prends aujourd'hui la parole seul, sans l'ombre d'un maître à penser, sans l'inspiration de Camus, de Maître Eckhart ni d'aucun souffle divin, c'est pour situer clairement la démarche qui m'anime. Ce travail n'est pas le fruit d'une illumination extérieure, ni d'une influence littéraire ou spirituelle : il est né de mon propre cheminement, de mes doutes, de mes limites et de ma lucidité.

J'ai souhaité écrire cette planche comme un geste personnel, un acte intérieur, un moment de vérité. Elle marque pour moi l'achèvement d'un cycle, le point où l'on cesse de chercher des

réponses ailleurs pour reconnaître ce que l'on porte en soi. Ce texte est donc l'expression directe de mon parcours, de ce que j'ai compris et surtout de ce que je sais ne pas savoir.

C'est dans cet esprit, et dans la vérité de ce maintenant, que je vous présente ce travail.

Par sa formule « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien », Socrate apparaît comme un précurseur du scepticisme. Apparue au III^{ème} siècle avant J.-C., cette philosophie (du grec skeptikos, « qui examine ») consiste à scruter les idées, les théories et les croyances pour montrer que tout raisonnement peut être remis en question. Mais, alors que les sceptiques rejettent toute vérité certaine ou accessible, Socrate, lui, ose introduire une première vérité fondamentale : je sais que je ne sais rien.

Ce n'est pas une impasse, mais le point de départ de la démarche philosophique. En effet, reconnaître notre ignorance ici et maintenant, dans l'instant présent, constitue la première étape vers la connaissance véritable.

C'est cette conscience immédiate, cette lucidité du moment, qui permet de poser la première pierre de la recherche. La philosophie commence par cette humble admission : « Je sais que je ne sais pas » une posture d'ouverture, de doute constructif, qui nous pousse à chercher, à apprendre, à comprendre.

Après avoir buriné les échelons de la maîtrise, après avoir parcouru le chemin initiatique jusqu'à ses sommets, je me tiens humblement face à l'immensité de l'Inconnu. La phrase « Je sais que je ne sais pas » ou plutôt (maintenant je sais que je ne sais pas) n'est plus seulement une humble reconnaissance, mais une vérité fondamentale inscrite dans l'expérience de ma quête.

Car, en vérité, la véritable sagesse ne réside pas dans l'accumulation de connaissances, mais dans la conscience de leurs limites. La lumière que j'ai pu atteindre n'est qu'un reflet fragile de la lumière infinie du Grand Architecte. La compréhension humaine, même la plus profonde, reste limitée face à l'éternel mystère de l'Univers.

Ce chemin, qui semble maintenant parcouru, m'enseigne que chaque étape m'amène à une plus grande humilité. La sagesse, enfin, c'est de reconnaître que la quête ne s'arrête jamais, et que la vraie connaissance réside dans la reconnaissance de notre ignorance. C'est dans cette lucidité que réside la véritable lumière, celle qui éclaire notre route et nous pousse à poursuivre sans relâche notre recherche.

Je suis conscient que, malgré mon temps passé en franc-maçonnerie, mon savoir est infime face à la grandeur du Tout. Mais c'est cette conscience qui me permet d'avancer avec foi, fraternité et humilité, sur le chemin de la vérité ultime.

Montaigne (1533-1592) affirme l'incapacité de la raison humaine à accéder aux vérités universelles : *Que sais-je ?* se demande-t-il.

Que sais-je ? :

1 La recherche de la vérité et la remise en question des certitudes : La franc-maçonnerie valorise la quête de la connaissance, la remise en question des dogmes et l'ouverture à la réflexion personnelle. Elle enseigne que la vérité n'est pas absolue, mais qu'elle évolue avec la

compréhension et la sagesse de chacun, en accord avec l'idée que « Que sais-je ? » souligne l'humilité face à la connaissance.

2 Le symbolisme et la transmission du savoir : La franc-maçonnerie utilise des symboles et des rituels pour transmettre des valeurs de sagesse, de tolérance et de recherche personnelle. Ces pratiques illustrent que la connaissance ne peut être pleinement saisie par la seule raison, mais qu'elle nécessite aussi une expérience, une initiation, une réflexion intérieure, en écho à la limite de la raison.

L'idée d'un chemin initiatique : La franc-maçonnerie voit la connaissance comme un chemin, un processus d'amélioration personnelle plutôt qu'un absolu à atteindre. Cela rejoint la pensée de Montaigne, qui insiste sur la nécessité de reconnaître ses limites pour progresser humblement.

En résumé, on peut dire que la franc-maçonnerie, en valorisant la recherche perpétuelle et l'humilité face à la vérité, illustre la réflexion de Montaigne selon laquelle la raison humaine est limitée, et que la véritable sagesse réside davantage dans la conscience de cette limite que dans la possession de la vérité absolue.

René Descartes (1596-1650) est l'auteur de la célèbre formule *Je pense donc je suis*, qui signifie en réalité *Je doute donc je suis*.

Je doute donc je suis :

La formule de Descartes « Je pense, donc je suis » (Cogito, ergo sum) peut en réalité être analysée comme « Je doute, donc je suis ». En d'autres termes, le doute radical, qui remet en question toutes les certitudes, devient la preuve indubitable de l'existence du sujet pensant. Si je doute, cela implique que je suis en train de penser et donc d'exister en tant que conscience qui doute.

Dans cette perspective, le doute n'est pas un obstacle à la connaissance, mais sa condition première. La pensée sceptique conduit à la certitude de soi-même, car il faut un « je » qui doute pour que le doute ait un sens. Ainsi, la remise en question de toutes les idées reçues ou de toute connaissance extérieure ne peut pas remettre en cause l'existence immédiate du sujet qui doute.

Relier cela à la question précédente sur la limite de la raison et la quête de vérité, on peut dire que pour Descartes, la seule certitude accessible à l'esprit humain réside dans la conscience de sa propre pensée. La raison, bien que puissante, doit d'abord passer par ce doute méthodique pour atteindre une vérité indubitable. Cela rejoint la démarche humble de Montaigne : reconnaître ses limites pour mieux penser.

En somme, cette formule signifie que le doute, en tant que processus de questionnement, est la preuve même de l'existence du sujet : si je doute, je suis en train de penser, et donc de me percevoir comme un être pensant. La connaissance commence donc par la conscience de soi, une étape essentielle dans la recherche de la vérité.

La formule de Socrate rappelle aussi celle de **Confucius** (philosophe chinois, 551 – 479 avant J-C) :

Veux-tu que je t'enseigne le moyen d'arriver à la connaissance ? Ce qu'on sait, savoir qu'on le sait ; ce qu'on ne sait pas, savoir qu'on ne le sait pas : cela est savoir véritablement.

Les entretiens de Confucius 2, 17

Ce qu'on sait, savoir qu'on le sait ; ce qu'on ne sait pas, savoir qu'on ne le sait pas :

Par ailleurs, **Lao-Tseu** (fondateur du taoïsme, VIème siècle avant JC) déclare dans le Tao Te King :

Ne pas savoir est la vraie connaissance.

Présumer savoir est une maladie.

*Prends d'abord conscience que tu es malade ;
alors tu pourras recouvrer la santé.*

Tao Te King 71

Suis-je un grand malade ? :

L'importance de l'humilité face à la connaissance : reconnaître son ignorance est le premier pas vers la véritable sagesse, tandis que présumer tout savoir est une maladie, une source d'illusion et d'égarement. Cette idée rejoint la démarche maçonnique, qui valorise la quête constante de savoir tout en restant humble face à l'immensité de la vérité.

Dans une perspective maçonnique, la question « Suis-je un grand malade ? » invite à l'introspection. La « maladie » évoquée par Lao-Tseu peut être assimilée à l'orgueil intellectuel, à l'arrogance ou à la certitude excessive qui empêchent de progresser dans la connaissance de soi et du monde. La franc-maçonnerie insiste sur la nécessité de reconnaître ses limites, de cultiver la modestie, et d'accepter que la recherche de la vérité est un chemin sans fin, jalonné de doutes et d'apprentissages.

Ainsi, si je considère que je suis toujours en quête d'amélioration, que je reste humble face à ce que je sais, je ne suis pas « malade » mais en bonne voie. En revanche, si je refuse d'admettre mes ignorances, si je pense tout savoir, alors je peux être considéré comme étant « malade » d'un ego démesuré, qui m'empêche d'évoluer véritablement.

En somme, cette réflexion maçonnique nous invite à toujours garder en soi une part d'humilité, à reconnaître nos ignorances pour mieux avancer dans notre quête de sagesse, et à éviter la présomption qui, comme une maladie, peut nous aveugler et nous éloigner de la vérité.

La démarche maçonnique ne se limite pas à reconnaître ses limites passées ou à une simple humilité théorique. Elle insiste aussi sur l'instant présent, sur le fait de savoir, ici et maintenant, que « je ne sais pas ». C'est cette conscience immédiate, cette lucidité quotidienne, qui constitue la base de toute progression.

Savoir que je ne sais pas, aujourd'hui, c'est accepter que chaque moment soit une nouvelle étape dans ma quête.

Ce « savoir » n'est pas une fin, mais une posture, une attitude d'ouverture constante. La sagesse maçonnique, comme la philosophie de Lao-Tseu ou de Socrate, repose sur cette capacité à se

remettre en question à chaque instant, à reconnaître sans cesse qu'il reste toujours quelque chose à apprendre.

C'est dans cette conscience présente que réside la véritable humilité : savoir que, dans l'instant même, je peux encore découvrir, apprendre, évoluer. La connaissance n'est pas un acquis, mais un processus vivant, qui commence par la reconnaissance de notre ignorance ici et maintenant. C'est cette attitude qui nous permet de continuer à avancer, avec foi, fraternité et humilité, sur le chemin de la vérité.

Conclusion : Le “maintenant” comme seuil et accomplissement

Au terme de ce long chemin, après avoir interrogé mes certitudes, éprouvé mes doutes et reconnu mes limites, je découvre que la sagesse ne réside pas seulement dans l'effort de poursuivre, mais aussi dans la capacité de s'arrêter. Toute quête authentique comporte un moment où l'on comprend que l'essentiel n'est plus dans l'accumulation, mais dans la lucidité. Et cette lucidité, elle ne se situe ni dans le passé, ni dans un idéal lointain : elle se tient dans le maintenant.

Ce « maintenant » qui éclaire, qui tranche, qui révèle.

Ce « maintenant » où l'on cesse de se raconter des histoires pour se tenir face à soi-même.

Jean Gabin, dans sa sagesse rugueuse et désarmante, disait :

« Maintenant je sais que je ne sais pas. »

Cette phrase, simple en apparence, porte en elle toute la vérité de l'initiation. Elle dit l'humilité, elle dit la maturité, elle dit l'instant où l'on cesse de prétendre pour enfin comprendre.

Aujourd'hui, dans cette conscience du présent, je sens que mon parcours trouve son aboutissement. Non pas parce que j'aurais atteint une quelconque vérité ultime, mais parce que je reconnais que le chemin accompli a porté ses fruits. La sagesse consiste parfois à poursuivre, et parfois à s'arrêter. Elle sait reconnaître le moment où la marche doit céder à la contemplation, où l'effort doit laisser place au silence.

Ainsi, la mise en sommeil n'est pas un effacement :

C'est la forme la plus haute de la lucidité.

C'est accepter que l'œuvre accomplie puisse reposer. C'est déposer les outils non par renoncement, mais par fidélité à ce qu'ils ont permis de construire.

C'est reconnaître que l'initiation ne se mesure pas à la durée, mais à la profondeur de la transformation intérieure.

Je me retire donc non comme celui qui abandonne, mais comme celui qui a compris.

Je laisse derrière moi un travail sincère, une quête authentique, un engagement vécu avec foi, fraternité et humilité.

Et si la recherche ne s'arrête jamais, elle peut parfois se suspendre, pour laisser au silence le soin de prolonger ce que les mots ne peuvent plus dire.

Aujourd'hui, dans la paix de ce maintenant, je dépose mes outils.

Non pour toujours, mais pour le temps qu'il faudra.

Car maintenant, oui, je sais que je ne sais pas et c'est dans cette vérité que je trouve enfin le repos du chercheur.

Et pourtant, au seuil du silence, une dernière parole s'impose.

Chapitre final : Le Seuil du Silence

Une mise en sommeil est parfois perçue comme un retrait, parfois comme un testament philosophique. Pour moi, elle n'est ni l'un ni l'autre, ou peut-être les deux à la fois. Elle ressemble surtout à un simple retour au cabinet de réflexion : cet espace nu où l'on se retrouve face à soi-même, sans décor, sans rôle, sans certitude.

Est-ce un dilemme ou une réalité ? Je crois que c'est la réalité nue, celle qui ne demande ni justification ni appareil. Revenir au cabinet de réflexion, c'est accepter de redevenir silence, de redevenir question, de redevenir poussière et promesse.

Si ce texte a quelque chose d'un testament, ce n'est pas parce qu'il clôt, mais parce qu'il ouvre. Il laisse derrière lui une trace de ce que j'ai cherché, et devant lui l'espace de ce que je ne sais pas encore.

Ainsi, ma mise en sommeil n'est pas une fin : c'est un seuil. Un lieu où l'on dépose ce que l'on croyait savoir pour laisser la réalité reprendre sa place. Un retour à l'essentiel, à l'obscurité féconde du cabinet de réflexion, là où tout recommence.

Gérard Lefèvre Orient de Perpignan (03/2026)